

The Culture of Correction in Renaissance Europe, Anthony Grafton, 2009.

Introduction

Anthony Grafton (1950-) est professeur d'histoire moderne à l'université de Princeton. En tant qu'historien des sciences et du livre, il s'intéresse d'abord à la biographie de Joseph Scaliger (*Joseph Scaliger : A Study in the History of Classical Scholarship*, 1983-1993), puis aux relations entre érudits européens de la Renaissance. Il est également l'auteur d'un livre sur les notes de bas de page (*The Footnote : A Curious History*, 1997) et, récemment, d'une description précise des différentes fonctions dans l'atelier d'imprimerie (*Inky Fingers : The Making of Books in Early Modern Europe*, 2020). Il est en désaccord avec Elizabeth Eisenstein au sujet de la rupture entre manuscrit et imprimé.

Dans *The Culture of Correction in Renaissance Europe*, publié en 2009, il décrit le rôle des correcteurs dans le processus d'impression à l'époque moderne. En effet, ceux-ci sont nécessaires aux imprimeurs pour produire des textes les plus précis possibles (et ainsi améliorer leurs ventes), mais aussi aux auteurs pour produire correctement leurs manuscrits. Souvent érudits, ils sont pourtant méprisés et mal rémunérés, alors même qu'ils peuvent altérer les textes à leur guise (et, dans des contextes religieux ou non, ne s'en privent pas). Comme l'indique la présence de leur nom tout en haut des listes de paie des employés de l'imprimerie, ce sont des acteurs centraux à la production des livres.

Historiographie

L'introduction de Grafton est dédiée à une historiographie sur le sujet. Ainsi, dès 1716, Johann Conrad Zeltner, publie *Correctorum in typographiis eruditorum centuria*, une étude de 100 correcteurs. Puis il faut attendre 1935 et Percy Simpson, *Proof-reading in the sixteenth, seventeenth and eighteenth centuries*, pour un travail historique plus conséquent, et réellement fondateur sur le sujet.

Ensuite, on trouve des études sur le livre comme produit de passages entre les mains d'acteurs, qui ne citent pas spécifiquement les correcteurs au-delà d'un chapitre : par exemple, Charlton Hinman, *The Printing and Proof-Reading of the First Folio of Shakespeare*, 1963 ; Roger Chartier, *Forms and Meanings*, 1995. Des chapitres sur les correcteurs se trouvent aussi dans les biographies d'imprimeurs : chez Christophe Plantin pour Leon Voet, *The Golden Compasses* (1970), chez Alde Manuce pour Martin Lowry, *The World of Aldus Manutius* (1999).

Pour les déclinaisons nationales, on peut voir :

-Pour l'Allemagne, un chapitre de Hans Widmann, « Die Lektüre unendlicher Korrekturen », 1963.

-Pour l'Italie, David McKitterick, *Print, Manuscript and the Search for Order, 1450-1830*, 2003 ; Paolo Trovato, *Con ogni diligenza corretto : la stampa e le revisioni editoriali dei testi letterari italiani*, 2009 et Brian Richardson *Printing, Writers and Readers in Renaissance Italy* (1999).

-Pour l'Angleterre, Joseph Loewenstein, *Ben Jonson and Possessive Authorship*, 2002 ; et Anne Goldgar, *Impolite Learning*, 1995.

Points importants de l'ouvrage

Métier et formation des correcteurs

Le métier des correcteurs est simple : ils comparent feuille par feuille le texte imprimé de l'épreuve¹ avec l'*exemplar* manuscrit², avec une division des tâches entre le *lector*, qui lit le manuscrit à haute voix, et le *corrector* qui examine les épreuves et en note toutes les divergences. Ce processus est collaboratif, et implique que l'un s'adapte à la vitesse de l'autre. Grafton ne s'attarde pas sur le sujet, mais cela implique donc que la correction soit entièrement orale, et règle sans doute plus difficilement les problèmes d'homonymie, et autres erreurs qui ne se remarquent pas par l'oreille.

Le parcours et la formation des correcteurs se précisent au fur et à mesure du développement de l'imprimerie : on commence généralement comme lecteur d'un partenaire plus expérimenté pendant 6 mois à un an, puis on peut accéder au véritable poste de correcteur. Cette division est un héritage du système antique de correction des manuscrits, avec un *anagnostes* (apprenti, qui lit le codex original à haute voix), et un *diorthotes* (qui corrige le nouveau manuscrit).

Les lecteurs, sont payés la moitié de ce que touchent les correcteurs (chez Johann Froben), mais leur métier est également moins qualifié, et demande moins d'érudition : les filles de Christophe Plantin se chargent de la lecture entre 8 et 12 ans ; parfois, l'imprimeur laisse les compositeurs eux-mêmes corriger.

La correction se fait en trois étapes, avec trois épreuves différentes. La première épreuve est comparée avec le manuscrit, les erreurs sont corrigées. Ensuite, une seconde épreuve est imprimée et comparée au manuscrit. Enfin, la troisième épreuve est imprimée, et comparée non plus avec le manuscrit, mais avec la seconde épreuve. La production n'est lancée qu'une fois ces trois étapes réalisées. Si l'erreur échappe à la correction avant la publication, on publie des errata, sous forme de listes imprimées et publiées. Cette pratique débute à Bâle, puis se diffuse à Venise.

Quant à ce qu'on corrige, les textes contemporains emploient l'expression « emendare » (amender, corriger), qui désigne à la fois la correction des fautes du ou des scribes responsables du manuscrit et celles des compositeurs de l'atelier, mais aussi les fautes de forme et de fond des auteurs eux-mêmes.

¹ Impression de contrôle, qui permet de vérifier la mise en page, l'orthographe...

² Soit le manuscrit fourni par l'auteur qui fournit la base du texte à imprimer.

Conditions de travail dans l'atelier

En 1607-8, les Moretus, successeurs de Plantin, exposent les prérequis d'un correcteur dans une sorte de petite annonce d'embauche :

-Connaître le latin et le grec ;

-Faire attention à tout, de l'orthographe à la séquence des pages ;

-Travailler en grande coopération avec les lecteurs ;

-Prêter forte attention aux titres car imprimés en gros ;

-Éviter de boire de l'alcool ;

-Rester à l'atelier jusqu'à la fin de la correction des épreuves (pour éviter de recommencer l'impression avec des feuilles pas corrigées) ;

-Ne pas trop discuter de religion (un problème fréquent lors de rassemblements d'érudits dans un même endroit).

Le métier de correcteur est ingrat, et ils sont souvent critiqués, moqués ou plaints. Il ne s'agit pas d'une vocation, mais d'un emploi choisi pour en éviter un autre plus pénible : les correcteurs sont normalement des hommes éduqués, mais touchent un salaire faible (le plus faible de l'atelier), qui correspond au manque de prestige de leur fonction. À partir du XVII^e siècle, leur poste est de plus en plus inférieur aux autres dans l'atelier, et leurs conseils de moins en moins pris en compte. Grafton le résume en une phrase : « Their job mattered ; they did not ».

Dans l'atelier, les fonctions des correcteurs ne sont pas exclusives : puisqu'ils ne sont pas tout le temps en train de lire, ils sont également employés à préparer les *exemplar*, écrire des index et des arguments de vente. Les correcteurs sont souvent des lettrés, et ont par conséquent d'autres occupations en parallèle, dans l'atelier et dans leur vie personnelle.

Le système de fonctionnement à 3 lecteurs et 3 épreuves lues est, selon Grafton, un procédé universel partagé dans les imprimeries à travers l'Europe dès la seconde moitié du XV^e siècle. En pratique, il note également des variations dans la méthode (intervention ou non de l'imprimeur, relecture des épreuves avant ou après leur correction...), et un travail à domicile fréquent des correcteurs, qui habitent généralement près de l'atelier.

Si des erreurs apparaissent dans le texte, elles s'expliquent en partie par le rythme imposé par l'atelier : la correction doit garder le pas de la production pour ne pas monopoliser trop de types en même temps (puisque tant qu'une épreuve n'est pas validée, on garde la forme de côté). De plus, pour ne rien perdre en termes de pages (le papier coûte cher), même si l'erreur est remarquée mais que la production a déjà commencé, on vend aussi les feuilles avec erreurs.

Le correcteur et la vente

La présence du correcteur permet à l'imprimeur de gagner du terrain sur la concurrence en faisant valoir la qualité de ses textes dans le colophon ou sur la page de titre. Par exemple, en 1490,

une édition des *Commentaria* de Balde à Venise comporte, à son début : « *Par l'incompétence des scribes [...] ou l'échec des lettrés du passé à faire aucun effort pour corriger leurs erreurs, ce texte a été non seulement corrompu, mais abrégé. Il apparaît désormais si précieusement revu et corrigé, avec tant de sueur et d'examen précis, dans un nombre important de copies, qu'il ne se peut trouver imprimé ici rien d'abrégé, dans une forme variante, ou qui mérite une quelconque critique* ». En même temps, il est possible de mentir et de n'engager aucun correcteur, ce n'est qu'un argument de vente.

Par ailleurs, les erreurs des correcteurs sont plus facilement apparentes que leurs succès, d'autant plus que, dans les débats théologiques, elles peuvent être délibérées pour modifier le message de textes religieux. Toutefois, ils peuvent se défendre dans des préfaces. Par exemple, Paul de Middelburg, *Paulina*, imprimée en 1513 chez Ottaviano Petrucci, le correcteur, Hieronymus Posthumus, écrit « Honnête lecteur, si tu trouves des erreurs dans cet ouvrage, ne les attribue pas au correcteur, mais aux imprimeurs. ». Cet exemple a pour avantage de poser la question de pourquoi les imprimeurs ont laissé passer le texte, donc qui prend la décision de ce qui est imprimé.

À partir de la fin du XVI^e siècle, le sens de la responsabilité à propos du texte transmis s'accroît, et on fait de plus en plus attention à l'exactitude. En particulier, cela donne naissance à un débat théologique : faut-il corriger les textes sacrés, sachant qu'ils ont été écrits par des hommes faillibles ? La réponse n'est pas évidente, et les correcteurs doivent faire très attention afin d'éviter la censure.

L'emploi de correcteurs est rentable, car les erreurs sont très fréquentes, et les imprimeurs en sont conscients. Par exemple, 1631, à Londres chez Robert Barker et Martin Lucas, publication de la *Wicked Bible* (« Bible Vicieuse »), dans laquelle le compositeur se trompe et imprime le sixième commandement (Exode, 20 :14) comme « Thou shalt commit adultery », en oubliant le « not » (i.e., « Tu commettras l'adultère »).

Le correcteur et l'auteur

Quelle est la place des auteurs dans la correction ? Beaucoup se plaignent que les correcteurs ne veulent pas les laisser publier comme tel (i.e. avec leurs erreurs), mais ils ont également leur mot à dire dans l'atelier. Ils peuvent en effet parfois être impliqués dans la lecture des épreuves.

La diversité des relations auteur-imprimeur sur le continent est grande, de la collaboration entre Érasme et Alde Manuce sur la mise en page, à, plus fréquemment, la volonté de s'éloigner de l'atelier, endroit peu prestigieux socialement (certains auteurs envoient des lettres en cas de besoin de correction). Ils interviennent souvent pour corriger la formulation exacte, minutieusement (surtout pour les titres), la pagination... la présence des correcteurs n'empêche donc pas un micro-management constant de la part des auteurs.

Parfois, la méfiance des auteurs à l'égard des ateliers d'impression et des correcteurs est justifiée : en 1515, Beatus Rhenanus est chargé de la correction et de la production du *Sénèque* d'Érasme. Dans la préface, il promet qu'Érasme a « purifié [le texte], sinon de toutes ses erreurs, au moins d'une grande partie ». Cependant, à l'édition, la précipitation et la négligence provoquent de nombreux problèmes dans le texte. Rhenanus s'excuse alors auprès d'Érasme en expliquant qu'il

n'avait pas prétendu corriger toutes les erreurs, seulement « une grande partie ». Érasme est furieux.

Petites informations intéressantes :

- Robert I Estienne employait dix correcteurs.
- Le correcteur de Plantin est Theodor Poelman.
- Dans le texte grec, Pandore ouvre une amphore. Mais Erasme se trompe dans la traduction, et remplace « amphore » par « boîte » -> dans toutes les langues européennes sauf l'italien (où des traductions existaient déjà avant lui), on parle de « boîte de Pandore » à cause de cette erreur.
- Le *Methodus apodemica*, de 1577, de Theodor Zwinger, est un manuel de voyage organisé en branches à compléter par les voyageurs humanistes (par exemple, des informations à demander aux habitants locaux et à inscrire dans le livre/carnet pour s'instruire).
- Juan de Caramuel donne la méthode suivante pour créer un index :
 1. Lire le livre en marquant toutes les choses importantes dans la marge, et les mots qui doivent y renvoyer.
 2. Faire découper par un assistant de longues bandes de papier et copier, sur un côté, les notes prises dans la marge.
 3. Faire découper les notes individuellement.
 4. Étaler les notes sur de grandes tables et les coller ensemble par ordre alphabétique.

Exemples approfondis

Étude de cas : Pie II à la presse

En 1491, Albrecht Kunne publie à Memmingen *Historia rerum Friderici Tertii imperatoris*, un petit ouvrage sur l'histoire des événements récents dans le Saint-Empire. Surtout, il s'agit d'un manuscrit posthume rédigé par Pie II en personne pendant sa convalescence, autour de 1460. Sa deuxième édition de 1493 connaît un plus grand succès, ajoutée à la fin d'un autre ouvrage.

Le correcteur de Kunne était Michael Cristan, un prêtre de Constance, choisi pour sa rapidité de travail. En particulier, il affirme dans la préface avoir corrigé certaines parties du texte non en comparant les manuscrits de Pie II entre eux, mais avec son propre savoir de géographie : ainsi, il corrige le scribe qui a écrit *traciam* (la Thrace), quand Pie parlait visiblement de la rivière Drava.

La plupart des autres corrections sont de formes : il supprime les majuscules qui ne commencent pas des phrases, change l'orthographe des mots pour la faire correspondre à la sienne, et met en clair les abréviations : par exemple, « certare' » devient « certaret ». Au total, son édition est légère : trois ou quatre modifications par page.

Il semble également que Cristan n'ait pas eu droit de regard sur les choix de l'imprimeur une fois son texte validé : par exemple, Pie voulait dire « furca » (fourche) à un moment du texte. Le mot étant rare, le scribe manuscrit s'est trompé, et Cristan le corrige dans la marge. Mais le compositeur n'a pas pris en compte cette correction, et imprime « gurca », donc sans que Cristan ait pu le corriger de nouveau.

En définitive, le style de correction de Cristan est partagé par nombre de correcteurs : « professionnel, précis, rapide et modeste dans ses objectifs. »

Étude de cas : Bonaventura Vulcanius et le Talmud de Bâle

En 1553, des autodafés massifs sont organisés à Rome et Venise avec des exemplaires du Talmud babylonien, le recueil de lois et discussions des Juifs en hébreu et araméen. Dans les années 1570, Froben décide d'imprimer une édition chrétienne du Talmud, financée par des Juifs locaux.

Les critiques contre ce projet sont virulentes : un pasteur de Zurich parle d'une « perte de temps à creuser les latrines sans fond des Juifs ». Puisque le livre ne serait utile qu'aux Juifs, toute la communauté érudite chrétienne (catholique comme protestante) s'oppose à ce projet. Malgré tout, en 1578, le Talmud est imprimé.

Bonaventura Vulcanius, érudit chrétien en lien avec Plantin, Estienne et Froben, s'oppose d'abord tout aussi ouvertement à ce projet. En même temps, il travaille en privé à la correction de l'ouvrage avec Froben. Ses intentions réelles ne sont pas claires, mais, même s'il avait désapprouvé ce livre, sa maîtrise de l'hébreu faisait de lui un atout majeur pour Froben, et il aurait donc eu peu de marge de manœuvre. Le correcteur reste donc un employé de l'imprimeur, subordonné à ses instructions.

Étude de cas : Ralph Brooke et son imprimeur

Ralph Brooke, York Herald (c'est-à-dire qu'il gère les questions de nobilité, blasons, préséances...) anglais, publie à la fin du XVI^e siècle des ouvrages incendiaires contre des officiers du même rang que lui. Par exemple, en 1594, *A Discoverie of Certaine Errours Published in Print in the Much-Commended Britannia, 1594, very Prejudiciall to the Discentes and Successions of the Auncient Nobilities of This Realme*³ accuse William Camden d'avoir falsifié sa généalogie.

Une bataille d'ouvrages s'ensuit, d'abord littérale (puisque Camden parvient à endommager les premières éditions à leur sortie de la presse), puis figurée. En 1619, Brooke renouvelle ses attaques en publiant un Catalogue de généalogie de la noblesse britannique, publié par William

³ La découverte de certaines erreurs imprimées dans le célèbre *Britannia, 1594*, très préjudiciables envers la descendance et la succession de la noblesse ancienne de ce royaume.

Jaggard. 1622, les adversaires de Brooke publient *A Discoverie of Errours in the First Edition of the Catalogue of Nobility, Published by Ralfe Brooke, Yorke Herald*⁴ .

Le pamphlet est très apprécié par les lecteurs londoniens, et Brooke est contraint de précipiter une seconde édition de son *Catalogue*, avec les erreurs en question corrigées, et une préface qui accuse Jaggard, son imprimeur, d'être responsable de toutes ces erreurs pendant que lui-même était absent de l'imprimerie pour maladie.

Jaggard est furieux, et ajoute lui-même une préface à l'ouvrage dans laquelle il défend son attention à son métier, et accuse Brooke d'avoir lui-même supervisé toute l'impression. Il ajoute même ironiquement que Brooke était si terrifiant qu'aucun correcteur n'aurait osé commettre d'erreur en sa présence.

L'affaire est résolue lorsque Jaggard parvient à prouver que les erreurs étaient présentes dans le manuscrit que lui avait confié Brooke ; l'auteur lui-même avait même ajouté des erreurs : la première édition comportait une référence aux « holy Nuns of the order of Cistercians », que Brooke a transformé, dans le manuscrit de la seconde édition, en « Sister-sences⁵ ». Le fait que Jaggard conserve le manuscrit montre que de telles disputes peuvent se produire fréquemment, même s'il semble être un des rares imprimeurs londoniens à le faire (sur le continent, au contraire, la pratique était adoptée par Christophe Plantin, par exemple).

⁴ La découverte d'erreurs dans la première édition du Catalogue de la Noblesse, publié par Ralph Brooke, York Herald.

⁵ L'homonymie est présente, mais la phrase n'a plus aucun sens: de "les saintes nonnes de l'ordre des Cisterciens", on passe à "les saintes nonnes de l'ordre des Soeurs-sens".